

Anatoly Livry

Le Surhomme de Nabokov

AQ49

„Ich wandle unter Menschen als den Bruchstücken
der Zukunft: einer Zukunft, die ich schaue.“
Friedrich Nietzsche

L'une des phrases les plus significatives que Vladimir Nabokov avait émise dans ses „interviews-autobiographies“ demeure jusqu'à ce jour obscure: „[...] un jour viendra un chercheur qui rayera tout ce qui fut dit jusqu'à présent à mon propos et déclarera *urbi et orbi* qu'en effet, j'étais un moraliste strict [...].“¹

Ce n'est pas une moralité triviale qu'annonce Nabokov, mais une «outre-moralité» totale, faisant ainsi valoir sa qualité de nietzschéen (Livry 2010, p. 311). Il s'agit en effet de l'avènement déclaré d'une moralité future charnellement liée à l'humanité à venir – réel et unique destinataire de la création nabokovienne, comme l'nonce cet écrivain-philosophe dans son manifeste romanesque d'un antidémocrate *luttant contre son temps*: „Le véritable écrivain devrait ignorer tous les lecteurs sauf un, celui de l'avenir qui, à son tour, n'est nul autre que l'auteur réfléchi dans le temps“ (Nabokov 1992, p. 502). Nabokov se projette ainsi, comme nous pouvons le constater, dans ce lendemain où règne cette inégalité civique chère à l'artiste que celui-ci, vomissant toute revendication révolutionnaire des masses „alexandrines“, considère comme étant le cadre indispensable à toute création vraie. D'ailleurs, si *le vieux socialiste Platon* chasse de sa cité idéale le poète non impliqué dans la vie de la *polis*, ce dernier se réjouit et s'enorgueillit de cet ostracisme:

Oh, que tout passe et soit oublié – et dans deux cent ans, une fois encore, un raté ambitieux se déchargera de sa frustration sur les niais qui rêvent d'une vie agréable (c'est-à-dire si *mon* royaume n'arrive pas, où chacun fait bande à part et où il n'y a pas d'égalité et pas d'autorité, mais si vous n'en voulez pas, je n'insiste pas et je m'en fous).²

Dans cette exclamation trop humaine – „je m'en fous“ – résonne la légèreté „hors-la-morale“ de Zarathoustra envers l'humain: „*Missrieth aber der Mensch : wohlan ! wohlauf!*“ (Z, KSA 4, p. 364). Ce posant, notre article sera pour nous l'occasion de rendre compte de cet acte démiurgique auquel se livre Nabokov en suivant les traces de son éducateur germanophone.

1 Tselkova 2006, p. 122, nous traduisons.

2 Nabokov 1992, p. 529–530, c'est Nabokov qui souligne.

Rappelons tout d'abord que les thèses „dangereuses“³ de Nietzsche furent connues dans un premier temps de Nabokov, garçon anglophone⁴, grâce à l'„écrivain nietzschéen pour adolescents“ Jack London⁵ (alors que le père de Nabokov lisait Nietzsche en prison⁶). Puis, après avoir fréquenté l'école moderniste du prince Ténicheff⁷ – dont l'épouse fut la correspondante pétersbourgeoise de Nietzsche⁸ et sa première, bien que dilettante, éditrice russe⁹ –, Nabokov finit par se pencher sérieusement sur les ouvrages nietzschéens vers 18 ans, au moment où il devint, comme le philosophe lui-même, *heimatlos*: „Il se trouva un professeur de latin à Yalta et dressa une liste très personnelle des lectures qu'il ferait à la bibliothèque municipale: entomologie, duels, explorateurs, naturalistes, Nietzsche“ (Boyd 1992, p. 182). Huit ans plus tard,

3 Nous pensons à l'article de Dr. V. Widmann, rédacteur au *Bund* helvétique, „Nietzsche's gefährliches Buch“ mentionné par le philosophe dans son autobiographie: Friedrich Nietzsche, EH, KSA 6, p. 299.

4 „J'ai appris à lire l'anglais avant le russe“ : Nabokov 1990, t. 4, p. 174, nous traduisons.

5 Il arrive à Nabokov, écrivain nouvellement américain, de prendre comme cible de ses moqueries la méconnaissance de Jack London par les habitants des États-Unis: „Il porta sous le bras son achat enveloppé d'un papier sombre et retenu d'un scotch puis entra dans une librairie et demanda *Martin Eden*. – *Eden, Eden, Eden*, répéta la préposée, grande et brune, en se frottant le front, que je réfléchisse un peu, vous voulez dire ce livre sur l'homme d'État britannique? non? – Je veux dire, expliqua Pnin, une œuvre célèbre du célèbre écrivain américain Jack London. – London, London, London dit la dame, en se tenant les tempes. Pipe en main, son époux, un Mister Tweed qui écrivait des poésies de circonstance, vint à la rescousse. Non sans quelque recherche il apporta des profondeurs poudreuses du magasin assez peu prospère, une vieille édition du *Fils du Loup*. – Je crains, dit-il, que ce soit tout ce que nous possédons de cet auteur. – Étrange, dit Pnin. Les vicissitudes de la célébrité ! En Russie, je me rappelle, tout le monde, les petits enfants, les grandes personnes, les médecins et les avocats, tout le monde lisait et relisait Jack London. Ce n'est pas le meilleur de ses livres, mais O.K. ! O.K. ! Je le prends“ : Nabokov 1962, p. 112–113. Nous avons déjà analysé, de façon plus étendue, cette influence de Jack London sur Nabokov dans notre article „*Nietzsche und Nabokov und ihre dionysischen Wurzeln*“ dans *Der Europäer*, Basel, N 2–3, décembre 2008 – janvier 2009, p. 32–34, puis, de manière plus ample encore, dans *Nabokov le Bacchant* dans *Nietzscheforschung* 16, Berlin, 2009, p. 305–31.

6 „S'astreignant à un emploi du temps rigoureux, il en profita pour lire Dostoïevski, Nietzsche, Knut Hamsun, Anatole France, Zola, Hugo, Wilde et bien d'autres encore“: Boyd 1992, p. 85.

7 Nous utilisons l'orthographe des noms russes tels qu'ils apparaissaient à l'époque et tels que Nietzsche lui-même les utilisait.

8 Friedrich Nietzsche, *An Heinrich Köselitz in Berlin*, Turin, den 14. Oktober 1888 (KSB 8, p. 452).

9 Anna Dmitrievna Ténicheff, grâce à l'intermédiaire de Georg Brandes, est entrée en correspondance avec Nietzsche qui lui avait envoyé son *Fall Wagner* dont la version russe vit le jour grâce à elle en 1894.

il introduit la thèse „héraclitéenne“ de Nietzsche dans son premier roman, *Machenka*: „J’ai lu autrefois quelque chose sur l’ ‚éternel retour‘. Mais qu’arrive-t-il quand ce jeu de patience compliqué ne réussit pas une seconde fois?“ (Nabokov 1993, p. 66). Et, après avoir étudié pendant plusieurs décennies les parlés de Zarathoustra, les paroles du Perse retentissent dans le poème nabokovien composé, exactement comme le livre-matrice, en quatre parties. Nous pouvons ainsi lire chez Nietzsche: „Einst war der Frevel an Gott der grösste Frevel, aber Gott starb, und damit starben auch diese Frevelhaften“ (Z, KSA 4, p. 14), ce qui se retrouve chez Nabokov en ces termes: „Mon Dieu mourut jeune. Je trouvais la théolâtrie / Avilissante, et ses prémisses, incertaines. / Nul homme libre n’a besoin d’un Dieu ; mais étais-je libre?“ (Nabokov 1965, p. 64).

Ces paroles sont celles du protagoniste de *Feu pâle* – qui apparaît également dans *Ada, or ardor: a family chronicle*¹⁰ – au nom tiré d’*Ainsi parlait Zarathoustra*, Shade, qui devient ce faisant l’homonyme du héros de l’essai de Nietzsche, *Der Wanderer und sein Schatten*, cette „Ombre“ que présente Zarathoustra préoccupé par la réclame des ouvrages nietzschéens: „Aber es wird mein Schatten gewesen sein. Ihr hörtet wohl schon Einiges vom Wanderer und seinem Schatten?“ (Z, KSA 4, p. 171). Effectivement, Zarathoustra est aussi un *Wanderer* et c’est donc à lui-même qu’il dédie sa première locution de la troisième partie du livre suite à laquelle arrive sur les pages d’*Ainsi parlait Zarathoustra* l’Ombre, un voyageur sans patrie, semblable en cela au prophète: „Ein Wanderer bin ich, der viel schon hinter deinen Fersen her gieng: immer unterwegs, aber ohne Ziel, auch ohne Heim“ (Z, KSA 4, p. 339).

Si Nabokov, ancien professeur de lettres à l’Université Cornell, fait ressurgir, dans *Feu pâle*, l’Ombre du criminel Zarathoustra, ce chantre de la grande délinquance devant l’Éternel ‚décédé‘ („Ist in allem Leben selber nicht – Rauben und Todtschlagen? Und dass solche Worte heilig hießen, wurde damit die *Wahrheit* selber nicht – todtgeschlagen“, Z, KSA 4, p. 253¹¹), c’est parce que Wilde (qui avait d’ailleurs retenu l’intérêt de Nabokov-professeur) avait introduit dans la littérature anglaise une Ombre malfaisante, âme séparée du corps dans une conception clairement anti-chrétienne. Pensons à ce propos à cette phrase de Wilde martelée comme dans une épopée cyclique:

Ce que les hommes appellent l’ombre du corps, ce n’est pas l’ombre du corps, mais c’est le corps de l’âme. Tiens-toi sur le rivage de la mer en tournant le dos à la lune, et découpe d’autour de tes pieds, au couteau, ton ombre qui est le corps de ton âme; ordonne alors à ton âme de te quitter, et elle le fera (Wilde 2000, p. 253).

¹⁰ „Space is a swarming in the eyes, and Time a singing in the ears, says John Shade, a modern poet [...]“: Nabokov 1990b, p. 542.

¹¹ C’est Nietzsche qui souligne.

Ainsi, dans *Feu pâle*, Nabokov s'inscrit dans les pas du littérateur anglophone apatride, décédé en exil et ouvertement nietzschéen, Oscar Wilde, qui avait composé son conte *Le Pêcheur et son âme* en 1891 – ce qui lui a donné amplement le temps de prendre connaissance d'*Ainsi parlait Zarathoustra*.

Mais comment Nabokov a-t-il pu se permettre, tout en demeurant *au-delà de la morale* (car souvenons-nous qu'aucun critique n'a osé classer *Lolita* parmi les ouvrages prêchant la „moralité“), de lancer un appel au futur chercheur censé examiner le suc de son œuvre sous l'angle de ladite „moralité“? Quelle construction philosophique élabore ce nietzschéen qui, par un auto-perfectionnement stylistique permanent et un approfondissement de sa connaissance des travaux de Nietzsche, était parvenu à une finesse extrême dans la maîtrise des mystères extatiques exclusivement familiers à de grands hellénistes (Cf. Livry 2011)? Nous essayerons bien sûr de répondre à ces questions et l'Ombre que Nabokov – via Wilde – a empruntée à Nietzsche nous sera d'un grand secours dans notre développement.

Commençons par les bases écrites de notre civilisation, à savoir par Platon – dont les dialogues furent examinés par Nietzsche dès son plus jeune âge (Cf. Nietzsche 1994, p. 118) – et plus particulièrement par l'ouvrage préféré du jeune Nietzsche, *Le Banquet*¹²:

Sachez d'abord que l'humanité comprenait trois genres, et non pas deux, mâle et femelle, comme à présent ; non, il en existait en outre un troisième, tenant des deux autres réunis et dont le nom subsiste encore aujourd'hui, quoique la chose ait disparu : en ce temps-là l'androgynie était un genre distinct et qui, pour la forme comme pour le nom, tenait des deux autres, à la fois du mâle et de la femelle ; aujourd'hui ce n'est plus au contraire qu'un nom chargé d'opprobre.¹³

Telle est la généalogie de l'humanité proposée par Aristophane, cet esprit qui «sanctifie» – l'expression est de Nietzsche lui-même¹⁴ – toute forme de lutte *contra Socrate*. Elle sera notre point de départ pour défendre la thèse selon laquelle la quasi-totalité des *Weltanschauungen* nietzschéennes (qu'il s'agisse de l'inégalité entre les «hommes» qui justifie le mépris de Nietzsche envers l'égalitarisme¹⁵, de l'„homme“ comme étape intermédiaire entre le singe et le

12 „Zugleich erwuchs zunehmend meine Neigung für klassische Studien; ich gedenke mit der angenehmsten Erinnerung der ersten Eindrücke des Sophokles, des Aeschylus, des Plato vornehmlich in meiner Lieblingsdichtung, dem *Symposion*, dann der griechischen Lyriker“, citation donnée dans Nietzsche 1994, p. 60.

13 Platon, *Le Banquet*, 189 d – e, Paris, traduit par Léon Robin, 1929, p. 29–30.

14 „[...] beim heiligen Aristophanes!“ (JGB, KSA 5, p. 171).

15 „Mit diesen Predigern der Gleichheit will ich nicht vermischt und verwechselt sein. Denn so redet *mir* die Gerechtigkeit: ‚die Menschen sind nicht gleich.‘ Und sie sollen es auch nicht werden! Was wäre denn meine Liebe zum Übermenschen, wenn ich anders spräche?“ (Z, KSA 4, p. 130).

Surhomme¹⁶ résultant d'une image empruntée par Nietzsche non chez un Darwin honni¹⁷ mais, par l'intermédiaire du même Platon, chez son prédécesseur éphésien¹⁸ ou du Surhomme qui constitue le but par excellence de la réflexion philosophico-dionysiaque de Nietzsche¹⁹) furent conçues et générées à la table d'Agathon. Cependant, s'il s'inscrit à la suite de l'Aristophane platonicien, Nietzsche fait preuve de davantage de pessimisme dans son objectivité face à l' „humanité“ contemporaine:

Wahrlich, meine Freunde, ich wandle unter den Menschen wie unter den Bruchstücken und Gliedmaassen von Menschen! Diess ist meinem Auge das Fürchterliche, dass ich den Menschen zertrümmert finde und zerstreuet wie über ein Schlachtund Schlächterfeld hin. Und flüchtet mein Auge von Jetzt zum Ehemals : es findet immer das Gleiche: Bruchstücke und Gliedmaassen und grause Zufälle – aber keine Menschen! (Z, KSA 4, p. 178–179)

Nietzsche dissèque l' „homme“ en dizaines de parcelles et le „dernier homme“ – ce minuscule résidu de la quasi-perfection de jadis – contamine tout, jusqu'à la planète elle-même, par son infection lilliputienne, ce qui arrache un cri de désespoir à Zarathoustra, et cela dès le „Prologue“: „Die Erde ist dann klein geworden, und auf ihr hüpfet der letzte Mensch, der Alles klein macht. Sein Geschlecht ist unaustilgbar, wie der Erdflöh; der letzte Mensch lebt am längsten.“ (Z, KSA 4, p. 19).

Dans une longue et nuancée attaque à l'encontre de l'envie divine et de sa politique „*divide et impera*“ apparaît la mission que Nietzsche s'assigne: d'abord recréer l' „homme“ naguère morcelé, puis former l'Homme Élevé afin de parvenir au but réel de son *ecclesia militans*, le Surhomme – jusqu'à présent inconnu car souvenons-nous que Nietzsche ne l'expose pas sur les pages de *Zarathoustra*. Ce titanesque, et inéluctablement hasardeux, processus de *reconquista* charnelle devrait se terminer par une *unia mystica* avec ce Dieu ostracisé d'Europe par la dialectique socratique et chanté par Nietzsche dans *La Nais-sance de la tragédie*, Dionysos. Ainsi la vraie tragédie – littéralement „passage initiatique“²⁰ vers la supra-humanité future –, et non point son ersatz classi-

16 „Was ist der Affe für den Menschen ? Ein Gelächter oder eine schmerzliche Scham. Und ebendas soll der Mensch für den Übermenschen sein: ein Gelächter oder eine schmerzliche Scham“ (Z, KSA 4, p. 14).

17 Cf. Friedrich Nietzsche, *Anti-Darwin* dans *Götzen-Dämmerung*: (GD, KSA 6, p. 120–121).

18 „Cet Héraclite, que tu évoques, ne dit-il pas de la même manière que le plus savant des hommes, comparé à un dieu, n'est qu'un singe pour la science, pour la beauté et pour tout en général?“ (Platon, *Hippias majeur*, 289 b, Paris 1921, traduit par Alfred Croiset, p. 19).

19 „Ich bin ein Jünger des Philosophen Dionysos [...]“ (EH, KSA 6, p. 258).

20 À propos de la tragédie non comme «chant du bouc» mais comme «rite de passage», cf. par exemple Dreyfus, „Introduction générale“ dans *Tragiques grecs*, Paris 1967, p. XVII.

ciste, deviendrait une colle entre les mains du néo-démiurge contemporain pour assembler les morceaux du futur Surhomme.

Quant à Zarathoustra, la passerelle humaine vers le Surhomme ne l'intéresse guère: sa „sagesse sauvage“, parente du Bromios et donc constamment glorifiée par le Perse²¹, éprouve trop de mépris envers elle. La dernière partie d'*Ainsi parlait Zarathoustra* est toute entière consacrée à la création de l'Homme Élevé: le prophète, appelé par un cri et désirant porter secours, commet cet acte lui-même, ramassant les débris humains, un par un, sur le sentier de sa montagne. Voici la promesse explicitement hippocratique que Zarathoustra donne à une parcelle de l'être complexe qu'il forgera:

Dort hinauf führt der Weg zu meiner Höhle: heute Nacht sollst du dort mein lieber Gast sein! Gerne möchte ich's auch an deinem Leibe wieder gut machen, dass Zarathustra dich mit Füßen trat: darüber denke ich nach. Jetzt aber ruft mich ein Nothschrei eilig fort von dir. (Z, KSA 4, p. 312)

Le philosophe est médecin. Cependant, ce n'est point un organisme civique qu'il est destiné à guérir – vaine et ingrate car trop optimiste besogne! – mais la substance „humaine“ elle-même. Zarathoustra ne s'acquitte pas de cette tâche conceptuellement, mais surpasse réellement une corporalité jugée insuffisante. C'est ainsi que quelques heures après sa promesse faite à la parcelle du futur être complexe, Zarathoustra, *par sa volonté*, forge, dans sa caverne, à partir de neuf hommes et trois animaux, une nouvelle créature qui ne peut manquer de trahir son caractère unifié:

Am später Nachmittage war es erst, dass Zarathustra, nach langem umsonstigen Suchen und Umherstreifen, wieder zu seiner Höhle heimkam. Als er aber derselben gegenüberstand, nicht zwanzig Schritt mehr von ihr ferne, da geschah das, was er jetzt am wenigsten erwartete: von Neuem hörte er den grossen *Nothschrei*. Und, erstaunlich! diess Mal kam derselbige aus seiner eignen Höhle. Es war aber ein langer vielfältiger seltsamer Schrei, und Zarathustra unterschied deutlich, dass er sich aus vielen Stimmen zusammensetzte: mochte er schon, aus der Ferne gehört, gleich dem Schrei aus einem einzigen Munde klingen. (Z, KSA 4, p. 346)

Nietzsche a donc surpassé Socrate dans la science de la maïeutique – au sens premier du terme – et Platon dans celle de la mythologie. La caverne du prophète est devenue la matrice d'où est sorti l'Homme Élevé, se transformant ainsi sur-le-champ en crèche pour un être fabuleux grandissant dans une rapidité éclatante. N'est-ce pas pour cela que Zarathoustra, une fois le nouveau-

21 „Dem Segel gleich, zitternd vor dem Ungestüm des Geistes, geht meine Weisheit über das Meer – meine wilde Weisheit!“ (Z, KSA 4, p. 135).

né nourri et partiellement éduqué, qualifie lui-même son habitat de „chambre d'enfant“: „Aber nun lasst mir *diese* Kinderstube, meine eigne Höhle, wo heute alle Kinderei zu Hause ist. Kühlt hier draussen euren heissen Kinder-Übermuth und Herzenslärm ab!“ (Z, KSA 4, p. 393)?

Lorsque Nietzsche effectue ce travail stylistique nuancé autour de la caverne de Zarathoustra, il se comporte encore en pur helléniste, puisant ses références chez le néoplatonicien Porphyre découvert en Europe durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Ce philosophe défendait la thèse selon laquelle l'Univers était apparu „par hasard“²² et se moquait des Chrétiens²³, ce qui ne pouvait que plaire à l'„Antéchrist Nietzsche“ qui connaissait ses œuvres.²⁴ D'ailleurs, dans son homérique *Antre des Nymphes*, Porphyre présente le vrai mage Zarathoustra comme le fondateur par excellence de l'amour de la sagesse pratiquée dans les cavernes, faisant de lui le premier présocratique et, simultanément, l'adorateur de Mithra-Hélios.²⁵ Cette influence de Porphyre sur Nietzsche expliquerait également pourquoi la locution initiale du Zarathoustra de ce dernier soit une messe solaire.²⁶

Ayant créé l'Homme Élevé, Nietzsche insiste une seconde fois sur la non-fragmentation de son logos, démontrant par cela l'indivisibilité du corps généré qui émet désormais un verbe homogène. Saisi d'horreur face au signe annonçant l'avènement du Surhomme, l'Homme Élevé vocifère et Nietzsche, philosophe dionysiaque connaissant l'impact de la violence bachique sur l'orthographe, brutalise les règles de la langue allemande – „Einem“ écrit Nietzsche avec une majuscule au milieu de sa phrase: „[...] die höheren Menschen aber, als sie ihn brüllen hörten, schrien alle auf, wie mit Einem (sic!) Munde, und flohen zurück und waren im Nu verschwunden“ (Z, KSA 4, p. 407).

22 Cf. Porphyre, *Antre des Nymphes*, V.

23 Porphyre, auteur du pamphlet *Contre les Chrétiens* dont Nietzsche a certainement eu connaissance; cf. Anatoly Livry, „Strindberg: de Rhadamanthe à Busiris et l'Etna de Zarathoustra“ dans *Nietzscheforschung*, Bd. 18, Berlin 2011b.

24 Dans la bibliothèque de Nietzsche se trouvaient des ouvrages traitant de Porphyre: Diogenes Laertios, *De clarorum philosophorum vitis, dogmatibus et apophtegmaticis libri decem. Ex italicis codicibus nunc primum excussis recensuit C. Gabr. Cobet. Accedunt Olympiodori, Ammonii, Jamblichi, Porphyrii et aliorum vitae Platonis, Aristotelis, Pythagorae, Plotini et Isidori, Ant. Westremanno et Marini vita Procli J. F. Boissonadio edentibus. Grace et Latine cum indicibus* et aussi Schmidt, R. *Programme d'invitation à l'examen public du Collège Royal Français*, fixé au 27 septembre 1850. Contenu. 1. *De Plutarchea q. v. f. Homeri vita Porphyrio vindicanda. Scr. R. Schmidt*, 2. *Tableau historique du collège pendant l'année 1849/50*, Berlin 1850, 30 S., 25 cm dans Campioni/D'Iorio/Fornari/Fronterotta/Orsucci 2003.

25 Cf. Porphyre, *Antre des Nymphes*, VI.

26 „[...] eines Morgens stand er mit der Morgenröthe auf, trat vor die Sonne hin und sprach zu ihr also: ‚Du grosses Gestirn! [...]‘“ (Z, KSA 4, p. 11).

Voyons maintenant comment Nabokov le nietzschéen utilise la thèse principale de son éducateur. C'est bien étape par étape qu'il accomplit le schéma du Aristophane platonicien, le suivant à la lettre mais à rebours : du morcèlement à l'union. Il débute ainsi par la récréation d'un „simple“ androgyne, le protagoniste du *Guetteur*: premièrement, la rupture lors de laquelle Smourov est frôlé par Thanatos („Je me tenais, je ne sais pourquoi, sur les genoux, désirant m'appuyer par terre. Mais ma main est plongée dans une eau sans fond“²⁷), puis, vers la fin de ce bref roman, l'heureuse réunion indissociablement liée à la ré-acquisition de son identité: „J'ai pris la poignée de la porte et vis comment, à côté, dans le miroir, mon reflet se précipitait vers moi : un jeune homme tenant un bouquet. Le reflet s'est uni à moi et je suis sorti dans la rue.“²⁸

Enhardi par cette réussite, Nabokov entame des expériences plus complexes encore, mais sans oser, pour l'instant, toucher au Surhomme. Ainsi, les protagonistes des *Don* et *Invitation au supplice* – composés en même temps – sont des parcelles d'Hommes Élevés, conscients de leur position d'élus et se mettant en quête, chacun à sa manière, de leurs morceaux humains absents. Mais avant de toucher aux hommes, Nabokov, en zoologiste professionnel, teste ses forces démiurgiques sur des animaux dont les images éclatées symbolisent la punition de l' „humanité“ affligée par Zeus:

[...] il y avait, soit dit en passant, une remarquable clôture faite avec une autre qui avait été démontée quelque part ailleurs (peut-être dans une autre ville) et qui avait entouré auparavant le camp d'un cirque ambulante ; mais à présent, les planches avaient été placées n'importe comment, comme si elle avaient été clouées ensemble par un aveugle, de telle sorte que les animaux de cirque qui avaient été entremêlés en cours de route, s'étaient désintégrés en leurs parties composantes – ici, une jambe de zèbre, là, le dos d'un tigre ; et l'arrière-train d'un animal apparaissait à côté de la patte renversée d'une autre créature [...]. (Nabokov 1992, p. 263–264)

C'est justement face à cette clôture que le héros du *Don* rencontre sa part manquante. Il a incontestablement de la chance précise Nabokov en sa qualité de nietzschéen, le hasard supra-noble est intervenu pour son héros afin de lui permettre de faire la rarissime rencontre:

Et non seulement Zina avait été habilement et élégamment faite à sa mesure par un destin très appliqué, mais, formant une seule ombre, ils étaient faits tous les deux à la mesure de quelque chose qui n'était pas tout à fait compréhensible, mais merveilleux et bienveillant, et qui les entourait continuellement. (Nabokov 1992, p. 265)

27 Nabokov 1990c, t. 2 p. 218, nous traduisons.

28 Nous traduisons.

Nabokov est un nietzschéen antisocratique authentique puisqu'il manifeste son *credo* proférant l'inutilité de la connaissance – voire sa nuisibilité – et renonce, joyeusement, à cette «compréhension» au profit des merveilles dionysiaques, celles de la création d'un Homme Élevé par l'union du protagoniste et de la deutéragoniste – les deux *Heimatlos* du *Don*. Lorsque Nabokov ose baptiser cet être, il parle, en se mettant sur les traces de Zarathoustra le montagnard, du *Schatten* uni – „une seule ombre“.

Quant à l'*Invitation au supplice*, le Zeus malveillant s'y offre la grande liberté de manifester sa vengeance envers l'antique pseudo-menace que constituerait la révolte du troisième genre. Ainsi, l'éclair imaginé par Aristophane sévit dans la ville natale de Cincinnatus, démembrant les images sculptées de l'Androgyne platonicien: „En arrière du square, la statue blanche et rebondie était fendue en deux – par la foudre, écrivaient les journaux“ (Nabokov 1960, p. 243). Cependant, cette exécution publique ne satisfait nullement le dieu envieux et Nabokov, suivant à la lettre le programme décrit dans *Le Banquet*, dirige la foudre vers les restes „humains“, les fractionnant encore davantage: „De la statue du capitaine Songe il ne restait que les jambes jusqu'aux hanches, ceintes de roses – probablement que la foudre l'avait aussi touchée“ (Nabokov 1960, p. 244).

Du *Don* et de l'*Invitation au supplice* arrivons à *Ada ou l'ardeur, chronique familiale* où Nabokov parvient à l'ultime réalisation nietzschéenne. L'écrivain commence par ses expériences habituelles de zoologiste, puis, encouragé par les succès passés, il s'attaque directement à l' „humain“:

Le corps renversé dans une courbe gracieuse, les jambes brunes hissées comme une voile tarentine, les chevilles accolées changeant d'amures, les paumes agrippant le front même de la gravité, Van allait, venait, virait, faisait un pas de côté, la bouche ouverte à l'envers et les yeux clignant d'une drôle de façon dans cette position extraordinaire qui fait de la paupière supérieure une écuelle de bilboquet. Ce qui semblait plus prodigieux encore que la variété et la vélocité des mouvements par lesquels il reproduisait ceux des pattes postérieures de divers animaux, c'était l'absence d'effort, l'aisance de son maintien. (Nabokov 1997, p. 120–121)

Nabokov analyse cet animal qu'est devenu Van – appuyant sur cette bestialité soudainement apparue – se tenant tantôt droit sur ses jambes, tantôt tête vers le sol. Puis, il se prend à déplacer des séquences de mots, étant donné que, chez un créateur, le Verbe se calque sur la démarche qui le sous-tend, l'examen correct d'un être se faisant tant par son nom que par sa forme, Aristophane *dixit*²⁹: „King Wing l'avait averti que le grand Vektchelo, professionnel de

²⁹ Platon 1929, *Le Banquet*, 189 e, p. 30.

Yukon, avait perdu le don à l'âge de vingt-deux ans!" (Nabokov 1997, p. 121). Nabokov avait, indiscutablement, saisi le sens de la pensée nietzschéenne et, dans la mesure où c'est elle qui l'avait guidé vers sa destinée – entamée en tant que littérateur russe –, la doctrine de Nietzsche déclenche indubitablement chez lui un réflexe de lettré russe. C'est pour cette raison que Nabokov introduit dans le texte original anglais ce „*Chelovek*“, „être humain“ („человек“ en russe), en modifiant seulement la disposition des syllabes, donnant ainsi naissance à un „*Vekchelo*“ (Nabokov 1997, p. 82), manifestation de l'art de l'anagramme trilingue dans lequel Nabokov était passé maître et qui a également pour origine le dionysisme de l'esprit nietzschéen.

Par ailleurs, en introduisant ce jeu de mots russe dans son roman américain rédigé en Suisse, Nabokov confirme qu'il a retenu les leçons basiques de Zarathoustra : toute belle création doit *signifier*, et non afficher, les mystères sacrés, une vraie œuvre n'étant rédigée *pour personne*. Ainsi, pour accéder à la compréhension d'*Ada ou l'ardeur*, il est obligatoire de maîtriser, et en finesse, à la fois le russe, l'anglais et la pensée germanique hellénisée – le nombre de lecteurs effectifs diminue donc formidablement, ce qui ne pouvait déplaire à cet anti-plébéien nietzschéen.

Mais surtout, n'omettons pas le point culminant d'*Ada ou l'ardeur* – cette gloire concrète de Zarathoustra – lorsqu'après avoir décrit la tentative du héros, Van Veen, de quitter le Cercle de l'Éternel Retour face au rocher pyramidal du lac de Silvaplana³⁰, Nabokov assemble les trois parties de l'Homme Élevé. En effet, malgré le «petit homme» tentant de faire échouer l'entreprise à force de pitié („ – Ne ricane pas! – s'exclama Ada. Pauvre, pauvre petit homme ! Comment oses-tu te moquer ?“, Nabokov 1997, p. 682), Van et Ada, qui avaient précédemment aspiré Lucette³¹, deviennent cette bête criminelle à la face de Zeus. Et lorsque Nabokov le signifie, il ne peut contenir un cri victorieux – „*we, writers <and readers>*“ (Nabokov 1997, p. 584) –, écho au *Wir Philologen* de Nietzsche adressé aux lecteurs élus :

Je veux dire que le héros et l'héroïne devraient être si proches l'un de l'autre au moment où commence l'horreur, si *organiquement* proches, qu'ils s'enchevêtrent, s'entrecroisent et entre-souffrent, et que, même si la fin de Vaniada est racontée dans l'épilogue, nous,

³⁰ Cf. Livry 2006, p. 239–246, Acte du Nietzsche-Kolloquium, de Sils-Maria 2005, puis Livry 2010, p. 199–200.

³¹ Cf. l'un des nombreux exemples que nous avons choisis car il mentionne les «ombres symétriques» multiples: „[...] il se trouvait aussitôt après en train de regarder à travers des lunettes noires les ombres symétriques qui longeaient une épine dorsale luisante, marquée entre les côtes d'ombres moins appuyées, et qui appartenait à Lucette ou à Ada, assise un peu plus loin sur un serviette de plage“: Nabokov 1997, p. 670–671.

auteurs et lecteurs, soyons incapables de discerner (myopes, myopes) quel est celui qui survit à l'autre, Dava ou Vada, Anda ou Vanda.³²

Ces êtres se confondent „organiquement“ souligne Nabokov, l'union charnelle se reflétant dans la fusion des prénoms de Van et d'Ada, nés, souvenons-nous, en 1870 et en 1872 (Nabokov 1997, p. 11), années de rédaction et de publication de la (Re)Naissance de la Tragédie.

In summa, si l'on analyse le destin créatif de Nabokov et utilise le vocabulaire si cher à ce joueur d'échecs, Dionysos commence et gagne. Il s'agit de la totale gloire du Nabokov le nietzschéen ayant ressenti les parlés de Zarathoustra et étant parvenu, avant de descendre chez Dionysos-Hadès, à combler la totalité des lacunes charnelles afin que la tant désirée création de l'Homme Élevé soit accomplie. Nous ne pouvons donc taire l'acmé, pour l'instant inatteignable, de ses efforts – l'arrivée future du Surhomme.

Bibliographie:

- Boyd, Brian (1992): *Vladimir Nabokov, Les Années russes*, traduit par Philippe Delamare. Paris.
- Campioni, Giuliano/D'Iorio, Paolo/Fornari, Maria Cristina/Fronterotta, Francesco/Orsucci, Andrea (Hrsg.) (2003): *Nietzsches persönliche Bibliothek*, unter Mitarbeit von Renate Müller-Buck, Berlin, New York.
- Dreyfus, Raphaël (1967): *Tragiques grecs*. Paris.
- Livry, Anatoly (2006): „Vladimir Nabokov, der Nietzsche-Anhänger“. In: *Nietzscheforschung* 13, S. 239–246.
- Livry, Anatoly (2008/2009): „Nietzsche und Nabokov und ihre dionysischen Wurzeln“. In: *Der Europäer* 2–3, S. 32–34.
- Livry, Anatoly (2009): „Nabokov le Bacchant“. In: *Nietzscheforschung* 16, S. 305–31.
- Livry, Anatoly (2010): *Nabokov le nietzschéen*. Paris.
- Livry, Anatoly (2011): *физиология Сверхчеловека, Введение в Третье Тысячелетие*. Sankt Petersburg.
- Livry, Anatoly (2011b): „Strindberg: de Rhadamanthe à Busiris et l'Etna de Zarathoustra“. In: *Nietzscheforschung* 18, S. 123–135.
- Nabokov, Vladimir (1960): *Invitation au supplice*, traduit par Jarl Priel. Paris.
- Nabokov, Vladimir (1962): *Pnin*, traduit par Michel Chrestien. Paris.
- Nabokov, Vladimir (1965): *Feu pâle*, traduit de l'anglais par Raymond Girard et Maurice-Edgar Coindreau. Paris.

32 Nabokov 1997, p. 584, c'est Nabokov qui souligne. Nous sommes obligés de réparer les graves erreurs de la version française qui omet les italiques de Nabokov en nous appuyant sur le texte original où le terme „organically“ est mis en relief par ladite typographie choisie (Nabokov 1997, p. 584).

- Nabokov, Vladimir (1990): *Другие берега*. Moskau.
- Nabokov, Vladimir (1990b): *Ada, or ardor: a family chronicle*. New York.
- Nabokov, Vladimir (1990c): *Созлядатай*. Moskau.
- Nabokov, Vladimir (1992): *Le Don*, traduit par Raymond Girard. Paris.
- Nabokov, Vladimir (1993): *Machenka*, traduit par Marcelle Sibon. Paris.
- Nabokov, Vladimir (1997): *Ada ou l'ardeur, chronique familiale*, traduit par Gilles Chahine avec la collaboration de Jean-Bernard Blandinier, traduction revue par l'auteur. Paris.
- Nietzsche, Friedrich (1994): *Premiers écrits*, traduit par J.-L. Backès. Paris.
- Platon (1921): *Hippias majeur*, traduit par Alfred Croiset. Paris.
- Platon (1929): *Le Banquet*, traduit par Léon Robin. Paris.
- Tselkova, L. (2006): *V.B. Набоков в жизни и творчестве*. Moskau.
- Wilde, Oscar (2000): *Le Pêcheur et son âme* dans *Œuvres*, traduit par Jules Castier. Paris.